

Séquence Tour-Eiffel

Dialogue similaire / Différences / Déplacement / Suppression / Rajout

Roman : chapitre VIII	Film ¹ : Plans 391-472
<p><i>Sans transition avec le chapitre précédent (Trouscaillon-Gridoux)</i></p> <p>— Ah Paris ! s'écria Gabriel avec un enthousiasme gourmand. Tiens, Zazie, ajouta-t-il brusquement en désignant quelque chose très au loin, regarde !! le métro !!!</p> <p>— Le métro ? qu'elle fit.</p> <p>Elle fronça les sourcils.</p> <p>— L'aérien, bien sûr, dit Gabriel benoîtement.</p> <p>Avant que Zazie ait eu le temps de râler, il s'esclama de nouveau :</p> <p>— Et ça ! là-bas !! regarde !!! le Panthéon !!!!</p> <p>— C'est pas le Panthéon, dit Charles, c'est les Invalides.</p> <p>— Vous allez pas recommencer, dit Zazie.</p> <p>— Non mais, cria Gabriel, c'est peut-être pas le Panthéon ?</p> <p>— Non, c'est les Invalides, répondit Charles.</p> <p>Gabriel se tourna vers lui et le regarda dans la cornée des yeux :</p> <p>— T'en es sûr, qu'il lui demande, t'en es tellement sûr que ça ? Charles ne répondit pas.</p> <p>— De quoi que t'es absolument sûr ? qu'il insista Gabriel.</p> <p>— J'ai trouvé, hurle alors Charles, ce truc-là, c'est pas les Invalides, c'est le Sacré-Cœur.</p> <p>— Et toi, dit Gabriel jovialement, tu ne serais pas par hasard le sacré con ?</p> <p>— Les petits farceurs de votre âge, dit Zazie, ils me font de la peine.</p> <p>Ils regardèrent alors en silence l'orama, puis Zazie examina ce qui se passait à quelque trois cents mètres plus bas en suivant le fil à plomb.</p> <p>— C'est pas si haut que ça, remarqua Zazie.</p> <p>— Tout de même, dit Charles, c'est à peine si on distingue les gens.</p> <p>— Oui, dit Gabriel en reniflant, on les voit peu, mais on les sent tout de même.</p> <p>— Moins que dans le métro, dit Charles.</p> <p>— Tu le prends jamais, dit Gabriel. Moi non plus, d'ailleurs. Désireuse d'éviter ce sujet pénible, Zazie dit à son oncle :</p> <p>— Tu regardes pas. Penche-toi donc, c'est quand même marant.</p> <p>Gabriel fit une tentative pour jeter un coup d'œil sur les profondeurs.</p> <p>— Merde, qu'il dit en se reculant, ça me fout le vertige. Il s'épongea le front et embauma.</p> <p>— Moi, qu'il ajoute, je redescends. Si vous en avez pas assez, je vous attends au rez-de-chaussée.</p> <p>Il est parti avant que Zazie et Charles aient pu le retenir.</p> <p>— Ça faisait bien vingt ans que j'y étais pas monté, dit Charles. J'en y ai pourtant conduit des gens.</p> <p>Zazie s'en fout.</p> <p>— Vous riez pas souvent, qu'elle lui dit. Quel âge que vous avez ?</p> <p>— Quel âge que tu me donnes ?</p> <p>— Bin, vzêtes pas jeune : trente ans.</p> <p>— Et quinze de mieux.</p> <p>— Bin alors vzavez pas l'air trop vieux. Et tonton Gabriel ?</p> <p>— Trente-deux.</p> <p>— Bin, lui, il paraît plus.</p>	<p>GRIDOUX (off) - La grève !</p> <p>ZAZIE - C'est chouette, la ville !</p> <p>GABRIEL (off) - Je me demande pourquoi (in) on représente toujours la ville de Paris comme une femme...</p> <p>CHARLES (dit à Gabriel quelque chose d'in audible)</p> <p>GABRIEL - Quoi ?</p> <p>(Mimique signifiant qu'il ne comprend pas ce que lui dit Charles.)</p> <p>GABRIEL (hurlant) - Schpritzki naï ekertch !</p> <p>ZAZIE - Tu m'avais pas dit qu' tu parlais les langues forestières...</p> <p>GABRIEL (modeste) - J' l'ai pas fait exprès... C'est des choses qu'arrivent on sait pas comment... Le coup d' génie, quoi... Les artisses, c'est comme ça..</p> <p>LES NORVEGIENNES - Ah !... Ah !...!</p> <p>GABRIEL (grandiloquent) - Ah ! Paris sera toujours Paris ! Regarde, Zazie, si c'est beau ! Le Panthéon ! Les Invalides ! La nouvelle Eve ! (Montrant le ciel) - Le métro ! Nom de Dieu, ça me fout le vertige...</p> <p>ZAZIE - C'est pas si haut qu' ça...</p> <p>CHARLES - Ah ben, tout de même...</p> <p>ZAZIE (se penchant au-dessus de la rambarde) - Oh ! J' vois vot' taxi !</p> <p>GABRIEL (se précipitant pour la retenir et perdant ses lunettes) - Oh ! Mes lunettes !</p> <p>[Plan rapproché sur une dame lisant son magazine à l'envers. L'arrivée opportune des lunettes sur son nez rétablit la situation.]</p> <p>GABRIEL (totalement perturbé par la perte de ses lunettes, et comme dans un état second) - J'ai la confession qui m'étrangle la pipe... La confession... Enfin, la racontouse, quoi... Je ne (off) vous dirai rien de mon enfance ni de ma jeunesse, de mon éducation, n'en parlons point, je n'en ai pas... Et de mon instruction, je n'en parlerai guère, car j'en ai peu. Sur ce dernier point, voilà qui est fait. J'en arrive donc maintenant à mon service militaire, (off) sur lequel je n'insisterai pas. Célibataire depuis mon plus jeune âge, la vie m'a fait ce que je suis. Monter, descendre, descendre, monter, aller, venir, tant fait l'homme qu'à la fin il disparaît. Un taxi l'emmène, l'ascenseur l'emporte. La tour n'y prend garde ni le Panthéon. Paris n'est qu'un songe, Zazie n'est qu'un rêve, et toute cette histoire le songe d'un rêve. Et toute cette histoire le songe d'un rêve...²</p> <p>CHARLES - Ça f'sait bien 20 ans qu'j'y étais pas monté.</p> <p>ZAZIE - Quel âge que vous avez ?</p> <p>CHARLES - Quel âge que tu m' donnes ?</p> <p>ZAZIE - Ben, vous êtes pas jeune... Vingt-cinq ans ?</p> <p>CHARLES - Et dix de mieux, oui...³</p> <p>ZAZIE - Ben, v' z'avez pas l'air trop vieux... Et tonton Gabriel ?</p> <p>CHARLES - Trente-deux.</p> <p>ZAZIE - Oh lui, il paraît plus !</p> <p>CHARLES - Lui dis pas ça, surtout, ça l' ferait pleurer.</p> <p>ZAZIE - Pourquoi ? Parc' qu'il est hormossessuel ?</p> <p>CHARLES - Où t'as été chercher ça ?</p>

¹ Le découpage plan par plan est celui d'Agnès Vinas.

² Voir le monologue reconstitué ci-dessous, p.6.

³ L'âge de Charles est donc différent : 45 ans dans le roman, 35 ans dans le film.

— Lui dis pas surtout, ça le ferait pleurer.

— Pourquoi ça ? Parce qu'il **pratique l'hormossexualité** ?

— Où t'as été chercher ça ?

— C'est le type qui lui disait ça à tonton Gabriel, le type qui m'a ramenée. Il disait comme ça, le type, qu'on pouvait aller en tôle pour ça, pour l'hormossexualité. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est pas vrai.

— Si, c'est vrai qu'il a dit ça, répliqua Zazie indignée qu'on puisse mettre en doute une seule de ses paroles.

— C'est pas ça ce que je veux dire. Je veux dire que pour Gabriel, c'est pas vrai ce que disait le type.

— Qu'il soit hormossexuel ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'il se mette du parfum ?

— Voilà. T'as compris.

— Y a pas de quoi aller en prison.

— Bien sûr que non.

Ils rêvèrent un instant en silence en regardant le Sacré-Cœur.

— Et vous ? demanda Zazie. Vous l'êtes, hormossexuel ?

— Est-ce que j'ai l'air d'une pédale ?

— Non, pisque vzêtes chauffeur.

— Alors tu vois.

— Je vois rien du tout.

— Je vais quand même pas te faire un dessin.

— Vous dessinez bien ?

Charles se tournant d'un autre côté s'absorba dans la contemplation des flèches de Sainte-Clotilde, œuvre de Gau et Ballu, puis proposa :

— Si on redescendait ?

— Dites-moi, demanda Zazie sans bouger, **pourquoi que vous êtes pas marié** ?

— C'est la vie.

— Pourquoi que vous vous mariez pas ?

— J'ai trouvé personne qui me plaise.

Zazie siffla d'admiration.

— Vzêtes rien snob, qu'elle dit.

— C'est comme ça. Mais dis-moi, toi quand tu seras grande, tu crois qu'il y aura tellement d'hommes que tu voudrais épouser ?

— Minute, dit Zazie, de quoi qu'on cause ? D'hommes ou de femmes ?

— S'agit de femmes pour moi, et d'hommes pour toi.

— C'est pas comparable, dit Zazie.

— T'as pas tort.

— Vzêtes marant vous, dit Zazie. Vous savez jamais trop ce que vous pensez. Ça doit être épuisant. C'est pour ça que vous prenez si souvent l'air sérieux ?

Charles daigne sourire.

— Et moi, dit Zazie, je vous plairais ?

— T'es qu'une môme.

— Ya des filles qui se marient à quinze ans, à quatorze même. Y a des hommes qu'aiment ça.

— Alors ? moi ? je te plairais ?

— Bien sûr que non, répondit Zazie avec simplicité.

Après avoir dégusté cette vérité première, Charles reprit la parole en ces termes :

— Tu as de drôles d'idées, tu sais, pour ton âge.

— Ça c'est vrai, je me demande même où je vais les chercher.

— C'est pas moi qui pourrais te le dire.

— Pourquoi qu'on dit des choses et pas d'autres ?

— Si on disait pas ce qu'on a à dire, on se ferait pas comprendre.

— Et vous, vous dites toujours ce que vous avez à dire pour vous faire comprendre ?

— (geste)

ZAZIE - C'est l' type qui disait ça à tonton Gabriel.

CHARLES - C'est pas vrai.

ZAZIE - Si, c'est vrai qu'il a dit ça.

CHARLES - Non, c'est pas c' que j'veux dire. J' veux dire que pour Gabriel, c'est pas vrai, c' que disait l' type.

ZAZIE - Qu'il soit hormossexuel ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'il se mette du parfum ?

CHARLES - Voilà. T'as compris.

ZAZIE - Y a pas d'quoi aller en prison.

CHARLES - Bien sûr que non.

ZAZIE - Et vous, vous l'êtes, hormossexuel ?

CHARLES - Est-ce que j'ai l'air d'une pédale ?

ZAZIE - Non, puisque v' z'êtes chauffeur.

CHARLES - Alors, tu vois !

ZAZIE - Rien du tout ! Dites-moi, pourquoi qu' vous n'êtes pas marié ?

CHARLES - J'ai trouvé personne qui m' plaise.

ZAZIE (*sifflant*) - V' z'êtes rien snob... Et moi, j' vous plairais ?

CHARLES - T'es qu'une môme !

ZAZIE - Y a des filles qui s' marient à douze ans.

CHARLES - Et moi, j' te plairais ?

ZAZIE (*éclatant de rire*) - Bien sûr que non.

CHARLES - Quelles drôles d'idées t'as pour ton âge...

ZAZIE - Ça c'est vrai. J' me demande même où j' vais les chercher...

GABRIEL - Là-bas, plus loin, les tombes s'entassent qu'à la fin ils disparurent. Un plaisir les amène, un corbillard les remporte, et la tour se rouille, et le Panthéon se fendille plus vite que les os des morts... (*Forte vague aspergeant Gabriel et le capitaine...*) ne se dissolvent dans l'humus de la ville tout imprégné de soucis. Mais moi, je suis vivant, et là s'arrête mon savoir, car du taximane et de ma nièce suspendus à trois cents mètres dans l'atmosphère, et de mon épouse, la douce Albertine demeurée au foyer, je ne sais en ce moment précis et ici même, je ne sais que ceci : les voilà presque morts, puisqu'ils sont des absents. (*Grelottant et froissant sa pochette congelée par le froid*) Les voilà presque morts, puisqu'ils sont des absents. Un rien l'amène, un rien l'anime, un rien l'emmène...

Gabriel prend un ballon jaune et sort du champ par la droite. Les touristes norvégiennes prennent chacune un ballon bleu et le suivent.

FEDOR BALANOVITCH - Allons, grouillons ! Schnell ! Schnell !

GABRIEL (*ayant atterri sur un tas de sable*) - Tiens, salut, Fédor !

FEDOR - Ben Gabriel, qu'est-ce tu fous là ?

Gabriel récupère ses lunettes sur le nez de la dame, mais lui offre en échange galamment son ballon jaune. La dame ravie part en courant, suivie des enfants.

FEDOR (*off*) - Ah ! Qu'est-ce qu'elles foutent, les Gretchen ?

Bruitage d'atterrissage assez violent, qui secoue le car et fait perdre l'équilibre à Fédor.

FEDOR - T'as pas d'voiture, tu veux que j't'emmène ? J'vais à la sainte-Chapelle, un joyau d' l'art gothique !

GABRIEL - Ch'suis avec Charles.

FEDOR - Alors salut !

GABRIEL - Salut, Fedor ! Adiou, my Gretchen ladies !

ZAZIE - Répondez-moi donc !

CHARLES - Tu m' fatigues les méninges. C'est pas des questions, tout ça !

Reprise déformée et quasi inaudible du dialogue entre (cf ch.7 du roman)

GRIDOUX (*off*) - Vous m'emmerdez, vous à la fin, avec vos airs supérieurs. Je v'ous répète que Gabriel...

— On est tout de même pas forcé de dire tout ce qu'on dit, on pourrait dire autre chose.

— (geste).

— Mais répondez-moi donc !

— Tu me fatigues les méninges. C'est pas des questions tout ça.

— Si, c'est des questions. Seulement c'est des questions auxquelles vous savez pas répondre.

— Je crois que je ne suis pas encore prêt à me marier, dit Charles pensivement.

— Oh ! vous savez, dit Zazie, toutes les femmes posent pas des questions comme moi.

— Toutes les femmes, voyez-vous ça, toutes les femmes. Mais tu n'es qu'une mouflette.

— Oh ! pardon, je suis formée.

— Ça va. Pas d'indécences.

— Ça n'a rien d'indécent. C'est la vie.

— Elle est propre, la vie.

Il se tirait sur la moustache en biglant, morose, de nouveau le Sacré-Cœur.

— La vie, dit Zazie, vous devez la connaître. Paraît que dans votre métier on en voit de drôles.

— Où t'as été chercher ça ?

— Je l'ai lu dans le *Sanctimontronnais du dimanche*, un canard à la page même pour la province où ya des amours célèbres, l'astrologie et tout, eh bien on disait que les chauffeurs de taxi izan voyaient sous tous les aspects et dans tous les genres, de la sexualité. À commencer par les clientes qui veulent payer en nature. Ça vous est arrivé souvent ?

— Oh ! ça va ça va.

— C'est tout ce que vous savez dire : « Ça va ça va. » Vous devez être un refoulé.

— Ce qu'elle est emmerdante.

— Allez, râlez pas, racontez-moi plutôt vos complexes.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre.

— Les femmes ça vous fait peur, hein ?

— Moi je redescends. Parce que j'ai le vertige. Pas devant ça (geste). Mais devant une mouflette comme toi.

Il s'éloigne et quelque temps plus tard le revoilà à quelques mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. Gabriel, l'œil peu vif, attendait, les mains posées sur ses genoux largement écartés. En apercevant Charles sans la nièce, il bondit et sa face prend la teinte vert-anxieux.

— T'as tout de même pas fait ça, qu'il s'écrie.

— Tu l'aurais entendue tomber, répond Charles qui s'assoit accablé.

— Ça, ça serait rien. Mais la laisser seule.

— Tu la cueilleras à la sortie. Elle s'envolera pas.

— Oui, mais d'ici qu'elle soit là, qu'est-ce qu'elle peut encore me causer comme emmerdements. (soupir) Si j'avais su.

Charles réagit pas.

Gabriel regarde alors la tour, attentivement, longuement, puis commente :

— Je me demande pourquoi on représente la ville de Paris comme une femme. Avec un truc comme ça. Avant que ça soit construit, peut-être. Mais maintenant. C'est comme les femmes qui deviennent des hommes à force de faire du sport. On lit ça dans les journaux.

— (silence).

— Eh bien, t'es devenu muet. Qu'est-ce que t'en penses ?

Charles pousse alors un long hennissement douloureux et se prend la tête à deux mains en gémissant :

— Lui aussi, qu'il dit en gémissant, lui aussi... toujours la même

et PEDRO (off) - Prouvez-le-moi...

ZAZIE - D'où est-ce qu'on était partis ?

CHARLES - J' crois bien que j'suis pas fait pour le mariage.

ZAZIE - Oh vous, savez, toutes les femmes posent pas des questions comme moi...

CHARLES - Toutes les femmes, voyez-vous ça, mais t'es qu'une mouflette !

ZAZIE - Oh pardon ! J'suis formée !

CHARLES (*précipitamment*) - Oh ça va, surtout pas d'indécences !

ZAZIE - Ça n'a rien d'indécent, c'est la vie !

CHARLES - Elle est propre, la vie !

ZAZIE - Vous devez la connaître ! Paraît qu' dans vot' métier, on en voit de drôles !

CHARLES - Où t'as été chercher ça ?

ZAZIE - J' l'ai lu dans un canard. Ils disaient qu' les chauffeurs de taxis i zan voyaient en tous genres, d'la sexualité.

CHARLES - Oh ! Ça va, ça va !

ZAZIE - C'est tout ce que vous savez dire, ça va, ça va ? Vous d'vez être un r'foulé. Allez, râlez pas ! Attendez-moi ! Vous m'racont'ez vos complexes ! Les femmes, ça vous fait peur, hein ?

CHARLES - Toujours la même chose ! Toujours la sexualité ! Toujours question d' ça ! Toujours ! Tout l' temps ! Dégoûtation ! Putréfaction ! Ils pensent tous qu'à ça !

GABRIEL - Ben où tu vas ?

CHARLES - J' me tire.

GABRIEL - Et nous, alors ?

CHARLES - Tu prendras l' métro. J' veux plus d' cette gamine, j'en veux plus !

GABRIEL (*courant derrière le taxi*) - Charles ! Oh, Charles ! Charles !

ZAZIE (off) - Tonton, tonton ! Moi aussi, j' veux une glace !

chose... toujours la sexualité... toujours question de ça... toujours... tout le temps... dégustation... putréfaction... Ils pensent qu'à ça...

Gabriel lui tape sur l'épaule avec bénévolaence.

— Ça n'a pas l'air d'aller, qu'il dit comme ça. Qu'est-ce qu'est arrivé ?

— C'est ta nièce... ta putain de nièce...

— Ah ! attention, s'écrie Gabriel en retirant sa main pour la lever au ciel, ma nièce c'est ma nièce. Modère ton langage ou tu vas en apprendre long sur ta grand-mère.

Charles fait un geste de désespoir, puis se lève brusquement.

— Tiens, qu'il dit, je me tire. Je préfère pas revoir cette gamine.

Adieu.

Et il s'élançe vers son bahut.

Gabriel lui court après :

— Comment qu'on fera pour rentrer ?

— Tu prendras le métro.

— Il en a de bonnes, grogna Gabriel en arrêtant sa poursuite.

Le tac s'éloignait. Debout, Gabriel médita, puis prononça ces mots :

— L'être ou le néant, voilà le problème. Monter, descendre, aller, venir, tant fait l'homme qu'à la fin il disparaît. Un taxi l'emmène, un métro l'emporte, la tour n'y prend garde, ni le Panthéon. Paris n'est qu'un songe, Gabriel n'est qu'un rêve (charmant), Zazie le songe d'un rêve (ou d'un cauchemar) et toute cette histoire le songe d'un songe, le rêve d'un rêve, à peine plus qu'un délire tapé à la machine par un romancier idiot (oh ! pardon). Là-bas, plus loin — un peu plus loin — que la place de la République, les tombes s'entassent de Parisiens qui furent, qui montèrent et descendirent des escaliers, allèrent et vinrent dans les rues et qui tant firent qu'à la fin ils disparurent. Un forceps les amena, un corbillard les remporte et la tour se rouille et le Panthéon se fendille plus vite que les os des morts trop présents ne se dissolvent dans l'humus de la ville tout imprégné de soucis. Mais moi je suis vivant et là s'arrête mon savoir car du taximane enfui dans son bahut locataire ou de ma nièce suspendue à trois cents mètres dans l'atmosphère ou de mon épouse la douce Marceline demeurée au foyer, je ne sais en ce moment précis et ici-même je ne sais que ceci, alexandrinaiement : les voilà presque morts puisqu'ils sont des absents. Mais que vois-je par-dessus les citrons empoilés des bonnes gens qui m'entourent ?

Des voyageurs faisaient le cercle autour de lui l'ayant pris pour un guide complémentaire. Ils tournèrent la tête dans la direction de son regard.

— Et que voyez-vous ? demanda l'un d'eux particulièrement versé dans la langue française.

— Oui, approuva un autre, qu'y a-t-il à voir ?

— En effet, ajoute un troisième, que devons-nous voir ?

— Kouavouar ? demanda un quatrième, kouavouar ? kouavouar ? kouavouar ?

— Kouavouar ? répondit Gabriel, mais (grand geste) Zazie, Zazie ma nièce, qui sort de la pile et s'en vient vers nous.

Les caméras crépitent, puis on laisse passer l'enfant. Qui ricane.

— Alors, tonton ? on fait recette ?

— Comme tu vois, répondit Gabriel avec satisfaction.

Zazie haussa les épaules et regarda le public. Elle n'y vit point Charles et le fit remarquer.

— Il s'est tiré, dit Gabriel.

— Pourquoi ?

— Pour rien.

— Pour rien, c'est pas une réponse.

<p>— Oh bin, il est parti comme ça. — Il avait une raison. — Tu sais, Charles, (geste) — Tu veux pas me le dire ? — Tu le sais aussi bien que moi. Un voyageur intervint : — Male bonas horas collocamus si non dicis isti puellae the reason why this man Charles went away. — Mon petit vieux, lui répondit Gabriel, mêle-toi de tes cipolles. She knows why and she bothers me quite a lot. — Oh ! mais, s'écria Zazie, voilà maintenant que tu sais parler les langues forestières. — Je ne l'ai pas fait esprès, répondit Gabriel en baissant modestement les yeux. — Most interesting, dit un des voyageurs. Zazie revint à son point de départ. — Tout ça ne me dit pas pourquoi charlamilébou. Gabriel s'énerva. — Parce que tu lui disais des trucs qu'il comprenait pas. Des trucs pas de son âge. — Et toi, tonton Gabriel, si je te disais des trucs que tu comprendrais pas, des trucs pas de ton âge, qu'est-ce que tu ferais ? — Essaie, dit Gabriel d'un ton craintif. — Par egzemple, continua Zazie impitoyable, si je te demandais, t'es un hormosessuel ou pas ? est-ce que tu comprendrais ? Ça serait-i de ton âge ? — Most interesting, dit un voyageur (le même que tout à l'heure). — Pauvre Charles, soupira Gabriel. — Tu réponds, oui ou merde, cria Zazie. Tu comprends ce mot-là : hormosessuel ? — Bien sûr, hurla Gabriel, veux-tu que je te fasse un dessin ? La foule intéressée approuva. Quelques-uns applaudirent. — T'es pas chiche, répliqua Zazie.</p>	
<p>C'est alors que Fédor Balanovitch fit son apparition. — Allons grouillons ! qu'il se mit à gueuler. Schnell ! Schnell ! remontons dans le car et que ça saute. — Where are we going now ? — À la Sainte-Chapelle, répondit Fédor Balanovitch. Un joyau de l'art gothique. Allons grouillons ! Schnell ! Schnell ! Mais les gens grouillaient pas, fortement intéressés par Gabriel et sa nièce. — Là, disait celle-ci à celui-là qui n'avait rien dessiné, tu vois que t'es pas chiche. — Ce qu'elle peut être tannante, disait celui-là. Fédor Balanovitch, remonté de confiance à son bord, s'aperçut qu'il n'avait été suivi que par trois ou quatre minus. — Alors quoi, beugla-t-il, y a pus de discipline ? Qu'est-ce qu'ils foutent, bon dieu !</p> <p><i>[la fin du chapitre est traitée comme un guidenapping dans une autre séquence du film]</i></p>	<p>Plans 447-456 (déplacement) FEDOR BALANOVITCH - Allons, grouillons ! Schnell ! Schnell ! GABRIEL (ayant atterri sur un tas de sable) - Tiens, salut, Fédor ! FEDOR - Ben Gabriel, qu'est-ce tu fous là ? <i>Gabriel récupère ses lunettes sur le nez de la dame, mais lui offre en échange galamment son ballon jaune. La dame ravie part en courant, suivie des enfants.</i> FEDOR (off) - Ah ! Qu'est-ce qu'elles foutent, les Gretchen ? <i>Bruitage d'atterrissage assez violent, qui secoue le car et fait perdre l'équilibre à Fédor.</i> FEDOR - T'as pas d'voiture, tu veux que j't'emmène ? J'vais à la sainte-Chapelle, un joyau d' l'art gothique ! GABRIEL - Ch'suis avec Charles. FEDOR - Alors salut ! GABRIEL - Salut, Fedor ! Adiou, my Gretchen ladies ! ZAZIE - Répondez-moi donc !</p>

Monologue exalté de Gabriel

Roman	Film
Chapitre 16	Plans 422- 426
<p>Trouscaillon poursuit :</p> <p>— ... j'ai la confession qui m'étrangle la pipe... la confession... enfin la racontouse, quoi... j'en ai tout de même un bout à dégoïser... (silence)</p> <p>— Bien sûr, dit Fédor Balanovitch.</p> <p>Un moustique vola dans la cônerie de la lueur d'un réverbère. Il voulait se réchauffer avant de piquer de nouvelles peaux. Il y réussit. Son corps calciné chut lentement sur l'asphalte jaune.</p> <p>— Alors allez-y, dit Fédor Balanovitch, sinon c'est moi qui raconte.</p> <p>— Non, non, dit Trouscaillon, parlons encore un peu de moi.</p> <p>Après s'être gratté le cuir chevelu d'un ongle rapace et moissonneur, il prononça des mots auxquels il ne manqua pas de donner une certaine teinte d'impartialité et même de noblesse. Ces mots, les voici :</p> <p>— Je ne vous dirai rien de mon enfance ni de ma jeunesse. De mon éducation, n'en parlons point, je n'en ai pas, et de mon instruction je n'en parlerai guère car j'en ai peu. Sur ce dernier point, voilà qui est fait. J'en arrive donc maintenant à mon service militaire sur lequel je n'insisterai pas. Célibataire depuis mon plus jeune âge, la vie m'a fait ce que je suis.</p> <p>Il s'interrompt pour rêvasser un brin.</p>	<p>GABRIEL (<i>totaletement perturbé par la perte de ses lunettes, et comme dans un état second</i>) - J'ai la confession qui m'étrangle la pipe... La confession... Enfin, la racontouse, quoi... Je ne (<i>off</i>) vous dirai rien de mon enfance ni de ma jeunesse, de mon éducation, n'en parlons point, je n'en ai pas... Et de mon instruction, je n'en parlerai guère, car j'en ai peu. Sur ce dernier point, voilà qui est fait. J'en arrive donc maintenant à mon service militaire, (<i>off</i>) sur lequel je n'insisterai pas. Célibataire depuis mon plus jeune âge, la vie m'a fait ce que je suis.⁴</p>
Chapitre 8 : Gabriel en bas de la Tour (fin du chapitre)	Plans 426 suite – 430 / plans 432
<p>L'être ou le néant, voilà le problème. Monter, descendre, aller, venir, tant fait l'homme qu'à la fin il disparaît. Un taxi l'emmène, un méto l'emporte, la tour n'y prend garde, ni le Panthéon. Paris n'est qu'un songe, Gabriel n'est qu'un rêve (charmant), Zazie le songe d'un rêve (ou d'un cauchemar) et toute cette histoire le songe d'un songe, le rêve d'un rêve, à peine plus qu'un délire tapé à la machine par un romancier idiot (oh ! pardon). Là-bas, plus loin — un peu plus loin — que la place de la République, les tombes s'entassent de Parisiens qui furent, qui montèrent et descendirent des escaliers, allèrent et vinrent dans les rues et qui tant firent qu'à la fin ils disparurent. Un forceps les amena, un corbillard les remporte et la tour se rouille et le Panthéon se fendille plus vite que les os des morts trop présents ne se dissolvent dans l'humus de la ville tout imprégné de soucis. Mais moi je suis vivant et là s'arrête mon savoir car du taximane enfui dans son bahut locataire ou de ma nièce suspendue à trois cents mètres dans l'atmosphère ou de mon épouse la douce Marceline demeurée au foyer, je ne sais en ce moment précis et ici-même je ne sais que ceci, alexandrinaiement : les voilà presque morts puisqu'ils sont des absents. Mais que vois-je par-dessus les citrons empoilés des bonnes gens qui m'entourent ?</p>	<p>Monter, descendre, descendre, monter, aller, venir, tant fait l'homme qu'à la fin il disparaît. Un taxi l'emmène, l'ascenseur l'emporte. La tour n'y prend garde ni le Panthéon. Paris n'est qu'un songe, Zazie n'est qu'un rêve, et toute cette histoire le songe d'un rêve. Et toute cette histoire le songe d'un rêve... [... plan 431 : dialogue de Zazie et Charles descendant les escaliers]</p> <p>GABRIEL - Là-bas, plus loin, les tombes s'entassent qu'à la fin ils disparurent. Un plaisir les amène, un corbillard les remporte, et la tour se rouille, et le Panthéon se fendille plus vite que les os des morts... (<i>Forte vague aspergeant Gabriel et le capitaine...</i>) ne se dissolvent dans l'humus de la ville tout imprégné de soucis. Mais moi, je suis vivant, et là s'arrête mon savoir, car du taximane et de ma nièce suspendus à trois cents mètres dans l'atmosphère, et de mon épouse, la douce Albertine demeurée au foyer, je ne sais en ce moment précis et ici même, je ne sais que ceci : les voilà presque morts, puisqu'ils sont des absents. (<i>Grelottant et froissant sa pochette congelée par le froid</i>) Les voilà presque morts, puisqu'ils sont des absents.</p>
Chapitre 11	
<p>À la terrasse du Café des Deux Palais, Gabriel, vidant sa cinquième grenadine, pérerait devant une assemblée dont attention semblait d'autant plus grande que la francophonie y était plus dispersée.</p> <p>— Pourquoi, qu'il disait, pourquoi qu'on supporterait pas la vie du moment qu'il suffit d'un rien pour vous en priver ? Un rien l'amène, un rien l'anime, un rien la mine, un rien l'emmène.</p>	<p>Un rien l'amène, un rien l'anime, un rien l'emmène...</p>

⁴ Dans le film, cette racontouse est un véritable leitmotiv : Charles a la racontouse au début du film (00h 03' 45") alors qu'il attend Zazie et Gabriel dans son taxi « J'ai la confession qui m'étrangle la pipe... La confession... Enfin, la racontouse, quoi... Je ne vous dirai rien de mon enfance », Gabriel a la racontouse à la tour Eiffel (00h 42' 44"), et Trouscaillon a la racontouse en plein embouteillage (00h 55' 10"), on ne distingue de ses propos que « de mon instruction, je n'en parlerai guère » et peu après « mon service militaire » laissant comprendre qu'il s'agit du même récit.

Structure

Roman	Film
<ol style="list-style-type: none"> 1. En haut de la Tour Eiffel, Charles, Gabriel et Zazie admirent le panorama. Pris de vertige, Gabriel redescend. 2. Zazie interroge Charles sur sa relation avec les femmes et sur l'homosexualité ; Charles, agacé par le sujet, redescend. 3. Charles retrouve Gabriel au pied de la Tour. Mais ce dernier évoque la forme phallique de la Tour. :« toujours la sensualité... [...]... dégoûtation... putréfaction... Ils pensent qu'à ça ». Exaspéré, il reprend son taxi, laissant Zazie et Gabriel sans moyen de transport. 4. Gabriel, resté seul déclame une tirade existentielle sur « l'être ou le néant » ; il attire des touristes qui le prennent pour « un guide complémentaire ». 5. Zazie réapparaît au pied de la Tour et rejoint Gabriel : nouveau dialogue sur l'homosexualité avec son oncle. 6. Apparition de Fédor Balanovitch, le véritable guide, qui reconnaît « Gabriella », autrement dit Gabriel et lui propose de l'emmener dans son car à la Sainte-Chapelle, joyau de l'art gothique. 	<p>Plans 395-404 (7'') : Zazie regarde les embouteillages « C'est chouette la ville » et tourne la tête vers la Tour Eiffel. Forte contre-plongée : <i>Plans d'ensemble différents, sous des angles plus ou moins biscornus, montés à très grande vitesse (4'' pour neuf plans).</i></p> <p>Plans 405- 414 (1' 10'') : Charles, Gabriel et Zazie montent dans l'ascenseur de la tour Eiffel ; Gabriel impose le silence à une foule de touristes de toutes nationalités en hurlant une phrase absurde « Schpritzki naï ekertch ! » ; ZAZIE - <i>Tu m'avais pas dit qu' tu parlais les langues forestières...</i> ; il s'attire l'admiration de quatre blondes Scandinaves.</p> <p>Plans 415 – 430 (1' 33'') : Charles, Zazie et Gabriel admirent le panorama. Pris de vertige, Gabriel perd ses lunettes. Dans un état second, il se lance dans un long monologue existentiel au milieu des touristes, en montant vers le sommet de la tour Eiffel.</p> <p>Plan 431 de 67'' : Charles et Zazie, de leur côté, descendent de la Tour par un escalier en vis ; Zazie interroge Charles sur sa relation aux femmes et lui pose des questions sur Gabriel et sur l'homosexualité.</p> <p>Plans 432 – 446 (1' 27'') : Gabriel poursuit son monologue suivi des quatre touristes scandinaves, tout en gravissant de façon acrobatique la tour Eiffel ; il accède enfin à la dernière plate-forme où un météorologue distrait distribue des ballons : il en prend un et se lance dans le vide ; les quatre Scandinaves en font autant, à sa suite.</p> <p>Plans 447 – 456 (49'') : Fédor Balanovitch, près de son car Cityrama, est au pied de la Tour, et voit atterrir Gabriel sur un tas de sable ; les jeunes filles quant à elles se retrouvent assises dans l'autocar ; Fédor s'en va à la Sainte-Chapelle avec ses touristes.</p> <p>Plans 457 – 470 (59'') : Charles et Zazie poursuivent leur descente de plus en plus vite ; Charles ne supporte plus les propos de Zazie.</p> <p>Plans 471 (20'')- 472 : Charles sort précipitamment de la Tour, encore étourdi et énervé ; il monte dans son taxi abandonnant Gabriel à son sort. Zazie réapparaît aux côtés de son oncle et lui réclame une glace.</p>

Pistes d'interprétation :

La comparaison des deux, roman et film, permet de constater les lignes de force commune qu'il conviendra d'analyser tout en s'intéressant aux différences de traitement qui peuvent modifier l'interprétation.

Voici quelques exemples d'analyse à mener :

- ✓ **La rencontre avec les touristes, nouveaux personnages qui vont avoir un rôle important dans la suite :** à la fin du chapitre dans le roman, dès le début dans le film
- ✓ **La Tour Eiffel** prend une importance plus grande encore chez Louis Malle avec quelques rajouts par rapport au roman :
 - la série de plans d'ensemble différents, sous des angles de plus en plus bizarres et fantaisistes, montés à très grande vitesse comme des photographies de touriste ou des cartes postales ;
 - la scène de l'ascenseur (inspirée du film d'Harold Lloyd *Speedy*) renforçant la dimension Tour de Babel. Gabriel a une inspiration, « J' l'ai pas fait exprès... C'est des choses qu'arrivent on sait pas comment... Le coup d' génie, quoi... » qui lui permet de se faire comprendre de tous.
 - L'utilisation de la descente des escaliers par Zazie et Charles et de la montée de Gabriel vers les étages supérieurs de la Tour.

- Les deux, roman et film, gardent le symbole phallique du monument, avec en particulier la remarque de Gabriel « Je me demande pourquoi on représente toujours la ville de Paris comme une femme... » : dans le roman à la fin du chapitre alors que Gabriel est assis au pied de la Tour et dans le film au début de la séquence en voix *off* sous la Tour et en voix *in* quand ils s'engouffrent dans la cabine d'ascenseur qui s'élève aussitôt.

✓ La salve de questions de Zazie

Le film supprime les échanges sur les différents lieux se concentrant sur la discussion entre Charles et Zazie.

- Roman et film montrent bien la nouvelle quête de Zazie : la sexualité. Nouveau leitmotiv, l'homosexualité, mais aussi des questions sur le mariage et, le désir. L'échange entre Zazie est le même (sauf en ce qui concerne l'âge de Charles et celui de Zazie) mais le film joue sur le vertige donné par les escaliers hélicoïdaux et donne une image de Zazie tournant en boucle sur les mêmes questions tant qu'elle n'a pas de réponses qui la satisfont.
- Suppression dans le film des questions portant sur langage et vérité : — Si on disait pas ce qu'on a à dire, on se ferait pas comprendre. [...] — On est tout de même pas forcé de dire tout ce qu'on dit, on pourrait dire autre chose.

Le choix d'un montage alterné entre la **descente de Zazie** posant ses questions sur la sexualité et l'**ascension de Gabriel** lancé dans son monologue existentiel. Deux quêtes, deux itinéraires.

✓ Le monologue de Gabriel

- Les paroles sont les mêmes, sauf le tout-début qui est dans le roman le début de confession --- la racontouse – de Trouscaillon au chapitre 16 et devient dans le film un leitmotiv (c. note 4)
- La riche intertextualité du roman (dont il convient d'analyser les principaux thèmes) est gardée dans le film, les procédés parodiques étant évidemment différents, avec en outre des ajouts de gags en référence à des films burlesques, principalement ceux avec Harold Lloyd et ses lunettes rondes (*Never Weaken*, 1921, pour les acrobaties de Gabriel, *Safety last*, 1923, pour le moment où Gabriel paraît suspendu à une poutelle comme Harold Lloyd l'est aux aiguilles d'une horloge et *Speedy*, 1928, pour l'ascenseur bondé) mais aussi le film *The Lavender Hill Mob* (*De l'or en barres*) 1951 de Charles Crichton pour la descente en vrille de Zazie et Charles.



Harold Lloyd



Speedy



Never Weaken



Safety last



The Lavender Hill Mob de Charles Crichton

- La place du monologue : chez Louis Malle en haut de la Tour Eiffel avec ses nombreuses acrobaties qui lui font frôler le vide vs au pied de la Tour comme chez Queneau.
- Les nombreuses inventions visuelles dans le film de Louis Malle, entre *nonsense* et poésie.